

Le Violoneux

par Émile Ségui

in : *Le Temps*, 28 novembre 1942 (site Retronews)

Ce matin là, nous étions allés aux morilles, et nous revenions au gîte à travers les bois de Mirande, Tambour devant, la queue en crosse d'évêque, et moi derrière, la cigarette aux lèvres, bercé par la chanson monotone de l'Orb, qui saute de roche en roche à cinquante mètre plus bas.

Au tournant du chemin, devant le pont rouge, Tambour grogna, s'agita, et finalement se dirigea vers les chênes. Deux ou trois aboiements éclatèrent dans le taillis. Je fis quelques pas. Des moutons cherchaient distraitemment pitance au pied des arbres, et un vilain chien gris, en sentinelle près du sentier, nous fixait de ces yeux méchants.

- Ici, Lami ! Fit une voix rude.

Et Jacquou, le vieux berger de Mirande, pittoresque à souhait sous son large feutre crasseux et sa grande blouse grise, quitta l'yeuse sous laquelle il somnolait et vint vers moi, la main tendue.

- Eh bé, me dit-il, vous rentrez bien tôt, ce matin ! Asseyez-vous donc un peu, que nous parlerons !

Le pâtre de Mirande, toujours seul au milieu des bois, n'aimait point laisser trop longtemps sa langue en repos. Quand il ne pouvait accrocher un passant, il tenait des discours à Lami ou monologuait en faisant les cents pas sous les chênes.

Je m'assis près de lui. Lami hargneux en diable, tournait autour de Tambour, étendu à mes pieds sur les feuilles mortes.

- Il n'a pas le sourire, votre Lami, Jacquou. Il a plutôt l'air d'un loup que d'un chien. D'où l'avez-vous sorti ? Lui dis-je.

- Je n'en sais trop rien ! Il est de la montagne, comme moi. Je l'ai porté tout petit de Serviès. Vous trouvez qu'il tient du loup ? Ce ne serait pas étonnant : nous en avons tant, là-haut !

- Des loups ?

- Oui, des loups, et il n'y a pas si longtemps qu'on en voyait encore ! Vous ne me croyez pas ? Tenez, écoutez celle-ci, puisque vous avez un moment.

« Mon grand-père était violoneux. Il avait appris, à peu près tout seul, à promener l'archet sur les cordes, et il ne s'en tirait pas trop mal. Aussi passait-il une bonne partie de son temps à courir, son violon sous le bras, d'un village à l'autre. Il habitait Graisserac, et toute la montagne le connaissait. Une noce à Truscas, la fête à Serviès, une ribote à la métairie de Mirande, le tirage au sort à Castanet : le violon de mon grand-père était de toute les réjouissances. Et zin ! zin ! Zin ! et zoun ! zoun ! Zoun ! En faisait-il tremousser, des jeunes, aujourd'hui ici, demain demain là-bas,

appelé partout et partout bien reçu ! Il s'en allait presque toujours à pied, son grand chapeau sur l'oreille, un parapluie bien attaché sur son dos par une solide ficelle, et le violon sous le bras, enveloppé dans trois pans de lustrine verte. Ses longues jambes en faisaient des lieues et des lieues ! Et dame ! La marmite était toujours bien garnie à Graissessac !

Un jour il fut appelé à Mélagruès. C'était la fête patronale. On mangea canards et lapins, on but du bon vin cacheté, et la jeunesse s'en donna joliment au son du violon de mon grand-père. Quand on eût dansé *l'escargot* -c'était la finale en ce temps- là les jeunes gens, pour terminer dignement la fête, firent réveillon chez le cabaretier. On apporta des saucissons, du cervelas, d'épaisses tranches de jambon, de ce jambon savoureux qu'on ne trouve que dans nos montagnes, et puis des fouaces de chez nous, luisantes, dorées à point, et si souples sous les doigts qu'on les dévore des yeux avant de les passer sous la dent. Mon grand-père, comme bien vous pensez, avait part au festin, et il y fit honneur.

- Il faut aller se coucher, violoneux, dit enfin le *cap de juven* (chef de la jeunesse).

- Nenni, nenni, je m'en retourne. La nuit n'est point trop froide. J'ai de bonnes jambes, je préfère rentrer à Graissessac. J'aurais encore le temps, dans la journée, de ressemeler une paire de brodequins.

Il faut vous dire que le grand-père promenait aussi bien le marteau sur le cuir que l'archet sur les cordes.

On ne le contraria pas. Il empocha les deux écus qu'il avait bien gagnés, et le cabaretier, content de ses services, -et de la recette aussi, sans doute,- lui tendit la plus belle des fouaces qui restaient.

- Tiens, violoneux, vous la mangerez en famille. Au revoir et bon voyage ! A l'an prochain !

Jacquou s'interrompit, et, ramassant un caillou, il le jeta vers un mouton, qui, pris d'humeur vagabonde s'en allait droit au pont.

- Hardi, Lami ! Derrière, derrière !

Le chien-loup bondit, et ramena bien vite sous les yeuses la bête effarouchée.

- Je vous disais donc, reprit le pâtre, que le grand-père, lesté de deux écus et d'une fouace, s'en retournait à Graissessac au milieu de la nuit. Vrai, c'était une belle fouace qu'on lui avait donnée : grande comme une roue de charretton, large comme une banquette de voiture. Il se sentait tout guilleret en pensant à la joyeuse surprise qu'il allait faire à sa marmaille.

Le violon sous le bras gauche, le gâteau sous le bras droit, le bonhomme avait pris un raccourci à travers bois, pour être plus tôt rendu. La fouace heurtait contre les branches des chênes, que l'ombre ne permettait guère d'éviter. Il la passa autour de son cou, à la manière de ce musicien de la fanfare du Bousquet qui trimballe au concert un grand escargot de cuivre. Ainsi équipé, mon

grand-père, d'un pas plus leste, suivait le sentier caillouteux dans la nuit noire. La bise le mordait bien un peu, mais c'était un rude paysan, et puis, du train dont il allait, il ne sentait guère le froid !

Il n'avait pas fait plus d'une lieue qu'il entendit remuer dans les broussailles. Le violoneux n'était pas poltron – vous vous en doutiez un peu, n'est-ce pas ? - « Du gibier que je dérange et qui se sauve » se dit-il. Et il continua son chemin sans même tourner la tête.

Quelques instants après il lui sembla ouïr un bruit insolite derrière lui. Il s'arrêta. Des pas furtifs et rapides troublaient seuls le silence, les pas d'un chien, à n'en pas douter. Il pensa au griffon du cabaretier, toujours fourré dans ses jambes. « La maladroite m'aurait-il suivi ? » se dit-il. Il se retourna. Les pas s'arrêtèrent, et, dans l'ombre, mon grand-père vit, à quelques mètres de lui, ah ! Mon bon monsieur, deux formes noires et quatre yeux, quatre yeux flamboyants, quatre escarboucles !

- Miséricorde ! Deux loups ! Je suis perdu ! Cria-t-il en fuyant de toute la vitesse dont ses longues quilles étaient capables.

Mais il avait beau courir, les loups couraient plus vite que lui, et il les sentait là, sur ses talons, prêts à mordre.

« Pauvre Coucoumelle, - on l'appelait ainsi par sobriquet, dans le pays, - pauvre Coucoumelle, pensait-il, tu ne reverras par Graissessac, s'ils te sautent dessus. »

et il courait de plus belle, et toujours les bêtes étaient là, plus près, de plus en plus près.

Essoufflé, il ralentit son train pour reprendre haleine, et d'un geste instinctif, il saisit à pleine main la fouace, en coupa un large morceau et v'lan ! Le jeta en pâture aux loups. Le plus dégourdi des deux le happa lestement et s'arrêta quelques secondes pour s'en régaler. Vite, mon grand-père fit à l'autre semblable part et la lui lança dans les pattes. Cette heureuse manœuvre mit bien quelque distance entre lui et ses détestables compagnons de route, mais, la pitance achevée, les loups reprirent la poursuite et de nouveau le violoneux, plus mort que vif, sentit leur souffle ardent pénétrer ses chausses. Il recommença plusieurs fois le manège, et, un morceau après l'autre, toute la fouace y passa.

- Diantre père Jacquou, fis-je en souriant, ils devaient être terriblement affamés vos loups, pour s'attaquer à une fouace !

- Comme vous dites, mon bon monsieur. Au fait, vous savez c'était peut-être une solide fouace de *gratarons* (fritons) qu'on avait donnée à Coucoumelle !...

... Bande de polissons ! Voyez-moi ça ! Il n'y a rien de plus bêtes qu'un mouton ! Pique, Lami, pique !

Et Jacquou, le bâton levé, s'en fut à la rescousse afin d'empêcher ses ouailles de dévaler vers la rivière.

Les coups de l'un, les crocs de l'autre, ramenèrent tout le monde, mais non sans peine.

- Quand je cause, voyez-vous, ils en profitent. Et ce fainéant de Lami qui écoute l'histoire, lui aussi ! Tu ne sauras pas la suite *brigandes* ! Alou !

Et il repoussa le gardien négligent à dix mètres d'un bon coup de bâton sur les reins.

- Eh bien ! Père Jacquou, la voilà finie, la fouace.

- Oui, monsieur, finie et bien finie ! Mon grand-père se vit mort. La respiration lui manquait : il avait tant couru, le pauvre ! D'ailleurs, à quoi bon galoper sur les cailloux, au risque de se rompre le s os ? A la course avec un loup, a-t-on jamais vu un paysan gagner ? Le bonhomme fit pourtant un dernier effort, mais tout en se sauvant aussi vite qu'il le pouvait, il faisait sa dernière prière : « Notre père qui es aux cieux... »

Il la faisait en français, car mon grand-père était huguenot, comme beaucoup de gens de Graissessac à cette époque. « Que ton nom soit sanctifié... ». Les mots tremblaient sur ses lèvres, car il sentait les loups sur ses talons. Quand il eut dit Amen, il se retourna. Les deux fauves étaient là, le touchaient presque. Je crois même qu'à la faible clarté des étoiles il voyait leurs dents d'avancer vers lui.

Tout huguenot qu'il était, mon grand-père, durant sa vie, avait beaucoup plus fréquenté les auberges et les bals que les offices – métier oblige, mon bon monsieur ! Mais au moment de tomber sous les crocs de ses affamés, il voulut finir à la fois en bon violoneux et en bon chrétien. Il s'arrêta, tira l'instrument de sa housse, et d'une main ferme saisit l'archet. Une murette bordait, à gauche le chemin. Il s'y adossa, et bravement, face aux loups qui le dévoraient déjà des yeux, il porta le violon à l'épaule. D'une voix de l'autre monde il entonna un des psaumes qu'il avait souvent chantés dans son enfance :

A toi, mon Dieu, mon cœur monte,

En toi mon espoir j'ai mis...

et l'archet, sur les cordes, l'accompagnait. Les lèvres grelottantes se fermèrent vite. Vous comprenez, les paroles, depuis le temps ! Mais l'archet continua sa besogne, car Coucoumelle, quand il avait une fois entendu un air, il le retrouvait toujours au bout de ses doigts !

Aux premières notes du violon, les loups s'étaient arrêtés, étonnés. Dame ! Mettez-vous à leur place ! C'était nouveau, pour eux, cette musique ! Leurs braises luisaient toujours, là, tout près, mais les dents n'avançaient plus. Mon grand-père, les yeux levés vers le ciel noir piqué d'étoile, faisait passer dans son archet toute son âme de pauvre pêcheur repentant, et le violon chantait les louanges du seigneur, et les loups, dévotement, tendaient l'oreille. Un miracle, monsieur, un vrai miracle !

Le psaume achevé, le violon reprit de plus belle. Alors, dans l'ombre épaisse, les loups se posèrent sur leur... train de derrière. Immobiles, leurs prunelles toujours braquées, comme quatre pistolets, sur le violoneux, ils écoutaient cette musique du bon Dieu qui les ensorcelait.

Mon grand-père voulut varier leur plaisir. Il se souvenait de quelques autres psaumes : ils passèrent tous sur le violon, et plusieurs fois ! Un grand espoir au cœur, Coucoumelle bénissait le ciel de sa mystérieuse protection. Car les loups ne bougeaient toujours pas ! Si ce n'avaient été leurs lanternes vertes, on les eût crus quasiment changés en pierre.

Une demi-douzaine de psaumes ainsi servis et resservis à ces drôles de paroissiens, le violoneux, sans trop sans rendre compte, attaqua une valse. La valse fut écoutée aussi religieusement que les psaumes. Alors, de son répertoire familial, Coucoumelle sortit, l'une après l'autre, toutes les belles vales qui faisaient le plaisir des jeunesses de ce temps-là – et après les vales, les polkas, et après les polkas, les quadrilles ! Que sais-je, moi . Il vida tout son sac, et Dieu sait s'il était bien rempli ! Ses bras tombaient de lassitude quand – enfin ! - le petit jour se montra. Vous savez que les loups n'aiment point trop la bonne lumière du soleil. Ils se levèrent et disparurent dans le taillis. Quel soulagement pour le pauvre homme quand cystes et genêts se refermèrent sur ces particuliers de malheur, qui, pendant trois longues heures, avaient trouvé sa musique de leur goût !

Il rentra chez lui dans la matinée, brisé de fatigue et d'émotions – et sans fouace, hélas ! Mais tout heureux de s'en être tiré à si bon compte. »

Et voilà l'histoire du violoneux de Graissessac, telle que me la servit, aux jours heureux, ce grand blagueur de pâtre de Mirande, tandis que ses moutons brouaient les herbes parfumées qui croissent aux pieds des chênes verts.

Cette histoire, Jacquou ne l'avait pas inventée. D'autres à leur tour me l'ont contée, différente dans les détails, mais identique quant au fond. Le vieux berger – que Dieu ait son âme ! - avait puisé dans le folklore au profit d'un problématique Coucoumelle, brodant sur un vieux thème au gré de sa fertile imagination. Pour l'avoir entendue ça et là, au pied de nos monts, je croyais purement languedocienne l'étrange aventure du violoneux. Quelle ne fut pas ma surprise de la retrouver un jour, dans ses grands traits, sous la plume d'Emile Moselly. Mais, cette fois, loups et ménétrier étaient d'authentiques Lorrains ! Qui dira l'origine de cette sornette, - comme on dit chez nous, - et par quelles voies mystérieuses elle a cheminé des Vosges aux Cévennes ou des Cévennes aux Vosges ? A moins qu'elle ne soit tout bonnement venue d'ailleurs. Ne la conterait-on pas en Auvergne, monsieur Henri Pourrat ?